

de la Syrie. Il est venu dans la Montagne pour appuyer la triste mesure d'établir deux *quaimaquams*, ou gouverneurs, l'un maronite et l'autre drusse. Les chrétiens, vivant au milieu des Drusses, et beaucoup plus nombreux, ne peuvent accepter ce nouveau remède palliatif, instruits qu'ils sont par l'expérience de quatre années. Les menaces ou les promesses engageantes se font aucune impression sur leur esprit. A la fin, Hali-Pacha a proposé aux chrétiens de quitter leur pays et de venir habiter la partie catholique de la Montagne. Mais comment serait-il possible à tous ces malheureux d'émigrer, laissant des maisons et des champs que personne ne pourrait payer à leur valeur ? D'ailleurs, trouveraient-ils des moyens d'existence parmi une population déjà trop nombreuse en égard aux terrains cultivables, et que les malheurs de la guerre ont ruinée ? Il serait cependant si facile de mettre un terme au mal public et de rendre à la Montagne sa paix et sa tranquillité ! Il suffirait pour cela de la reconstituer, comme elle était avant 1840, sous l'autorité de l'un de ses princes chrétiens. Mais l'Angleterre, plutôt que de revenir sur des arrangements sortis du cerveau du colonel Rose, son consul-général, paraît décidée à nous sacrifier aux antipathies protestantes de cet homme. C'est lui qui la pousse à persister dans ce système conçu sur le fol espoir de substituer la doctrine des prédicants méthodistes à la religion de nos pères."

ÉTATS-UNIS.

—Six missionnaires, frères dominicains, sont partis la semaine dernière du Havre pour les États-Unis ; deux autres prêtres en sont partis le 22, pour la Martinique. Cinq missionnaires allemands, cédénoristes, trois frères servans du même ordre, et dix-sept religieuses allemandes sont en partance pour le États-Unis, où ces pieuses filles vont établir un hospice.

NOUVELLES POLITIQUES.

ANGLETERRE.

—Il vient de paraître à Londres un ouvrage où l'on trouve un curieux parallèle entre les chiffres du personnel administratif des deux pays. En Angleterre, le nombre des fonctionnaires salariés par l'état ne va pas au delà de 23,600. c'est-à-dire quinze fois moins qu'en France. L'Angleterre, en outre, a 900,000 électeurs, et, malgré ce nombre, on se plaint de l'influence des fonctionnaires ministériels sur les élections.

« Quelle sera donc, dit l'auteur, l'influence du ministère en France, où il y a 200,000 électeurs seulement et 812,000 personnes dont l'existence est dans les mains des préfets et des ministres, sans compter 104,400 pensionnaires de l'état, et 13,600 personnes qui reçoivent de l'état des sommes plus ou moins considérables à titre de secours ? Le gouvernement constitutionnel en France n'est donc qu'une fiction. »

—Il est mort, le 15 novembre, en Angleterre un fermier nommé John Wyde âgé de 68 ans, et qui avait 6 pieds 4 pouces. Il a été accompagné à sa dernière demeure, disent les journaux de Londres, par 9 fils et 2 filles. L'aîné des fils, qui est le moins grand, compte 6 pieds 2 pouces $\frac{1}{2}$, et plusieurs des plus jeunes comptent 6 pieds 6 pouces. Les deux filles sont beaucoup plus grandes que les filles ordinaires. Terme moyen de la taille dans cette gigantesque famille, six pieds quatre pouces.

IRLANDE.

Dublin, 17 novembre.—La Collecte de la dette nationale à O'Connell a eu lieu aujourd'hui dans les diverses chapelles de Dublin, et son résultat prouve jusqu'à l'évidence à quel point les citoyens de Dublin savent reconnaître les services et les sacrifices d'O'Connell. La souscription de Dublin dépassera sans doute 3,500 l. st.

—Le 20 novembre a eu lieu, à Limerick, la grande démonstration annoncée depuis longtemps pour célébrer la mise en liberté de M. O'Connell et de ses co-détenus. Elle s'est composée d'une procession publique et d'un banquet. Les métiers, rassemblés sous les ordres de M. Steele, leur président, se sont formés en cortège dans la rue d'Attkinard dès onze heures du matin, et se sont mis en marche à midi pour se porter au devant de M. O'Connell ; chaque métier était précédé d'une musique militaire en uniforme, et de sa bannière en soie magnifiquement travaillée. La marche s'ouvrait par dix sociétés de tempérance appartenant toutes à la ville de Limerick et accompagnées de leurs musiques respectives. Les membres de ces sociétés portaient tous des ceintures et des roses en soie bleu, et s'avancèrent sur trois de front, tenant à la main de longues baguettes blanches surmontées de feuilles de laurier. Les métiers dont nous parlons tout à l'heure venaient ensuite dans le même ordre au nombre de 32 bannières des pêcheurs (*fishermen*) en tête ; un concours innombrable de payans fermait la marche.

M. O'Connell, parti de Darrynane-Abbey lundi matin, avait couché le même jour à Tally. Mardi il s'est rendu à Newcastle (dans le comté de Limerick), où il avait été reçu par une multitude immense de paysans accourus de toutes les campagnes voisines, et les avait harangués du haut d'un balcon.

Dans la matinée de mercredi il avait continué sa route vers Limerick, escorté d'un cortège sans cesse grossissant. M. O'Connell était assis sur le siège de sa voiture, et, à en juger par son apparence de santé, l'air de ces montagnes natales doit l'avoir entièrement remis des ennuis de sa captivité.

La procession, partie de Limerick, est allée au-devant de lui jusqu'à la barrière de Ballinacorra, à près d'une lieue de la ville. A l'approche de la

voiture du libérateur, des cris d'enthousiasme, partis de plus de 100,000 bouches, ont proclamé sa bienvenue. M. O'Connell s'étant joint à la procession, est entré avec elle, dans la ville, dont il a traversé les principales rues ; puis, descendant à l'hôtel de Cruice, il n'a pas tardé à paraître à l'une des fenêtres, d'où il a adressé à la multitude assemblée une de ces harangues chèreuses qui ne manquent jamais de l'exalter jusqu'au délire, et qu'il a terminée, comme de coutume, par l'honneur pour le rappel. Le soir, un banquet a réuni dans la salle du théâtre environ 750 personnes, sous la présidence de M. William Smith O'Brien, membre du parlement. M. O'Connell était assis à sa droite. Après la santé de la Reine et les autres toasts que l'on nomme loyaux (*loyal toasts*), le président a proposé de réunir en un seul toast la santé du libérateur et le rappel. M. O'Connell se lève au milieu des applaudissements et dit :

« Messieurs, c'est aujourd'hui une grande et belle commémoration plus flatteuse encore par la perspective de l'avenir que par les souvenirs du passé. Vous l'avouerez-je ? je suis de ceux qui aiment mieux penser à ce qu'ils ont à faire qu'à ce qu'ils ont fait ; et je vous le dirai franchement, je ne présente à vous, non comme le géant rafraîchi par des sabbats d'un vin généreux (ou rit), mais comme l'égoutteur qui a puisé de nouvelles forces dans les brises de la mer et la clameur avec des lièvres dans les montagnes. Aussi devez-vous voir à mes traits que je n'ai pas du tout la figure qu'il faudrait pour le rôle de l'apothicaire d'un Ronéo et Juliette (ou rit) ; mais ce qui me donne plus d'énergie morale encore, c'est la flatteuse perspective que l'Irlande sera rendue aux Irlandais s'ils s'en montrent dignes.

« J'ai dit bien des fois et je le répète encore, qu'il n'est pas, soit en Ecosse, soit en Amérique, un pays plus richement doté que l'Irlande des avantages qui peuvent contribuer à rendre un peuple heureux et libre. Un soleil brûlant ne dessèche pas notre sol. Un hiver trop rude ne le frappe pas de stérilité, et le peuple qui habite ce pays favorisé du ciel, est un peuple brave, moral et vertueux. (Applaudissements.) John-Bull, notre sœur (le nom n'y fait rien), c'est notre sœur, pose cette question : Quel droit avez-vous de vous gouverner vous-même ? — Bonne sœur, faites attention que notre charte ne vient pas de vous. — John, la charte vient de notre nature, et conservez que nous serions des misérables si nous négigeons le don qui nous a été fait par le Créateur. Quel droit nous avons d'être libres ! Mais John-Bull ne voit donc pas groupés autour de moi les noms les plus illustres, les hommes les plus opulents, protestants et catholiques, prélats de l'ancienne Eglise, et au milieu d'eux, le descendant de Brian Borombe ! Pourquoi tous ces hommes se trouvent-ils comme par enchantement réunis en ce jour ? L'Irlande se charge de la réponse à faire à sa sœur, John-Bull, et moi, John-Bull, je vous dis qu'ils sont ici parce qu'ils ne veulent pas de vous pour leur maîtresse souveraine. (Applaudissements.)

« Bien souvent j'ai réfléchi sur l'entêtement avec lequel l'Angleterre se refuse à voir la lumière, et j'ai trouvé qu'il fallait que ce pays fût entouré d'une muraille de diamant qui ne laisserait rien pénétrer. Talleyrand a dit que la parole avait été donnée à l'homme pour cacher sa pensée. Ce mot est vrai surtout dans la langue anglaise, faite pour tenir le peuple dans l'ignorance. Voilà pourquoi John-Bull notre sœur fait la sourde-oreille à nos plaintes ; mais je veux enfin lui faire rendre raison. On appelle le gouvernement actuel centralisation ; le mot est amusant. Si, par exemple, on avait choisi Chester pour en faire le siège du gouvernement, je comprendrais, jusqu'à un certain point, ce mot de centralisation, et je ne le comprends pas quand il est appliqué à l'un des coins les plus reculés du royaume. Etrange centralisation ! La centralisation absorbe l'argent de l'Irlande, elle ne laisse pas au peuple irlandais un seul shilling dans sa poche.

« La centralisation, qui au profit des Anglais et des Ecossais, qui ont toutes les belles places, à l'exception de certains renégats irlandais suivant à la piste votre ami Spring Rice, que je ne garderai bien d'appeler grand homme. (Ou rit.)

« Si je vous dis, mes amis, des choses que vous savez aussi bien que moi, c'est parce que je sais parfaitement que ma position aura du retentissement au dehors. Ceci me rappelle un avocat qui plaçait devant la cour. Le président lui dit : « Je ne suis pas sourd, vous pouvez vous éviter la peine de crier si fort. » Tant mieux pour vous, répond l'avocat, ce n'est pas à vous que je m'adresse, je parle à mes clients, qui sont hors de la salle d'audience, et j'ai vu qu'ils m'entendent tous. (Hilarité générale.) Ce n'est pas à vous que je parle, mais à John-Bull. C'est surtout à cause de la centralisation et de ses déplorables effets que j'insiste plus que jamais pour le rappel. L'Angleterre compte 548 membres dans le parlement, l'Irlande 105, et sur ce nombre 2 appartiennent à Trinity-College, et rien n'est moins irlandais. Lord Castlereagh reconnaissait que les Irlandais devaient avoir 179 membres au parlement. L'Ecosse, avec 2 millions d'habitants, a 8 membres supplémentaires, et l'Irlande, avec 8 millions d'habitants, n'en a obtenu que 5. Cork, le comté irlandais que je représente, compte plus de 700,000 âmes, il n'a que 2 représentants. Les Galles, avec une population de 800,000 âmes, comptent 28 représentants.

« Le Lancashire du Sud, qui n'a que 28,000 habitants, a quatre représentants, précisément le même nombre que Galway et Mayo, qui comptent une population de 900,000 habitants. John-Bull comprend parfaitement la langue des chiffres. Voilà pourquoi j'entre dans ce détail. John-Bull trouve-t-il par hasard de telles propositions équitables ? Est-ce par hasard, bonne sœur, ce que vous appelez rendre justice à l'Irlande ? Le seul remède à cette injustice c'est le rappel, et nous sommes décidés à l'avoir. (Applau-